

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 21

Artikel: Ils chantaient ainsi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PÈCLLIETTA A LA SABINE

L ATSE-mè! Sté plié, lâse-mè! Aeh! mon Diu, aô sècoo! Venidè à mon sècoo!... Vouaiqu'oneo mon pot dè laci perque bas, brezi, èmèluâ, fotu. Aô sècoo! Por nom dè Diu venidè à mon sècoo! bouailazè l'autra né la vilhe Sabine, dèvant sa porta, in rèvgnint dè queri son laci dû la fretèri.

— Qu'est ce que l'a la Sabine, sta né, que fâtant dè dëtertin? dit ion à n'on n'autro, que rèvgnan assebin lè doû dè la fretèri.

— Vaô itré cauquon que lai avert fê onna fâça, aô bin lè z'infants qu'avant rotsi daf pierrès su son taf aô maunètèyi dèvant tsi li. Faut la laissé bramâ, l'est prao mèchinta po sè dësindrè.

— Requeminç onco. Allein-vaô guegnâ.

— Né pas lezi, mè faut allâ abrèvâ.

— Vu allâ vouai, pè tiuriositâ.

— Qu'af-vo, Sabine, à férè périnque on paret boucan? que lai fâ mon corps in arrouvint.

— La pècllietta dè ma porta qu'est tsermâye! Daiss'itré tsermâye, où-to? Vaô itré on cerguegniet, on diabliet, quiet sèyo? Quand on vaô aôvri vaô pas vo lâtsi et vo balhiè daf sècessors à vo rontré lo bré. A lavi que lè tolcha mon pot dè laci l'est zu tsampâ via .. Aeh! mon Diu, te possiblio, tot paraî cein que mè faut vaîr! Su pas fotia d'intrâ tsi mè. Mè vaô falhai portant cutsi frou, à m'n'adzo, avoué mon rhumatisse, pè ellia cratmena...!?

— Tiafzi-vo, avoué voûtrès diablets et voûtrès cerguegniet! vo sède prao que n'in a min. L'êt: i bon, daô passâ, dè lo férè incraîrè.

— Totse pire, te vaô prao vaîrè..!?

— Saret bin la mètsance! fâ mon gaillard in inpougnin la pècllietta et chaötin in mimo teimis dè coté. Tsermâye, tsermâye! Sè prao quiet l'a... l'est lectrizâye, n'a pas, voûtra pècllietta!

— Lectrizâye! Lectrizâye! Mon Diu vai, vo-lhian mè l'avai lectrizâye, ma pècllietta... Pu, mon laci, mon pot dè laci, èmèluâ, fotu... Ah! mè l'an lectrizâye! Mè tignan po onna bedouïma! Sti iadzo, l'è bon! Mè la payéran, ellia que! Vu portâ plinta... fér à veni lo Dzudzo, la Justice! Se faut on aôdrel in tribut, quanta Lozena! Clliaô que l'an cein fè l'aôdran in prez'zon! Saran inellioû, oùdè-vo!?

— Lè dzeins accoressan tot épouairi, et on oïessaï :

— Lai a-t-e daô mau? A-te cauquon dè tiâ?

— L'est la Sabine, la vilhe Sabine, qu'est lectrizâye. Ne vaô pas in rèveni. Paret que l'est bas, étaissa ique dèvant, la tita su lo lindâ dè sa porta, dezan daf fennès dû tot lhin, in allein vaîrè.

— Faut allâ queri on maïdzo, vito on maïdzo, à tsévau, aô bin la sadze-fenna, dezan daf z'au-très.

— Na pa lo maïdzo, lo martsau...

— Na pa lo martsau, lo saralyon.

Et vouaité lo saralyon et lo martsau que s'amînnan avoué daf martî et daf z'etenâlyès.

— Faut onna ellère pè chaôtrè, on ne laf vai pas onn' istière. Apportâde onna lanterna! que-mindè lo syndique qu'arrevâvè assebin.

— N'a pa fanta d'onna ellère, sin sin ou poret pas dëlectrizâ, dian daô-traî bonfonds que chaillyessan dè l'auberdro.

Et lè dzeins s'attroupâvan et gaôlâvan ti insimbiyo.

Pu, tot por on coup, sin que lo saralyon, ni lo martsau et ni lo syndique s'in satsan mèclliâ, la pècllietta à la Sabine s'est trovâye dëlectrizâye et sa porta aôverta, nion n'a su quemini.

Ora, qu'est-te que lai ja zu à ellia pècllietta? A-te ètâ tsermâye, lectrizâye? Po dere lo fin mot, pas onn' âma ne lo sâ. Sechet, portan. Lè bonfonds, que quartettâvan pè lo cabaret, et que poûzan justameint staô dzo lè fi po la lumièrie pè lo veladzo, lo savan prao, mâ ne vo-lhian rin dere. Rizas tant mè in catson.

OCTAVE CHAMBAZ.

D'ESCHERIN A GENÈVE

On nous écrit :

L es exemples de loquacité de concitoyens allemands ou vandois, cités dans le *Conteur* du 10 mai, me remettent en mémoire l'histoire de deux habitants de Escherin sur Lutry se rendant à pied à Genève, il y a quelque cinquante ans. En passant à Cour, ils virent la plantation de choux du jardin Combernon, qui passait pour être, au dire des connaisseurs, la huitième merveille du monde. L'un d'eux, Marc à Louis, exprima son admiration en s'écriant :

— « Quienna balla tchoulâie! »

Son compagnon, Djan-Daniet, ne dit rien. Les deux voyageurs continuèrent leur chemin; ils burent quartette à Morges, chopine à St-Prex, en faisant les dix heures, et traversèrent Rolle sans s'arrêter et sans échanger une parole. En sortant de cette dernière ville, Djan-Daniet répondit enfin à la remarque de son compagnon en disant :

— Vâ, onna balla tchoulâie!

Le voyage se poursuivit ainsi jusqu'à Genève sans que la conversation devint plus animée. Cependant, peu après Nyon Marc à Louis interpellâ un brave homme qui, à plat ventre sur la grève, buvait à même dans le lac.

— Est-te bouonna? demanda Marc à Louis.

— Pi prau, répondit l'autre.

La deuxième parole échangée le fut en passant à Versoix, près d'un étang où coassaient des grenouilles.

— Dèvesan bin sur l'r, eliau renailhié dè Genève, fut la remarque de Djan Daniet.

C. D.

DU MONDE A DINER

Pour les dames.

IL est entendu qu'il est des choses que tout le monde sait. Les rappeler est presque de la naïveté.

Tout le monde connaît, par exemple, les règles élémentaires de la bienséance; mais il n'en est pas auxquelles on contrevient plus fréquemment. Elles vous paraissent si naturelles, ces règles, qu'on a — du moins, il faut le croire — l'illusion de s'y conformer instinctivement, sans s'en apercevoir, pour ainsi dire. Et, ce qui est très curieux, et très regrettable aussi, c'est que souvent, sans plus s'en douter, de même, on ne s'y conforme pas du tout, et qu'on est en perpétuel conflit avec ce que l'on pourrait appeler l'a, b, c du bon ton.

Ainsi, il arrive à chacun de recevoir, à l'occasion, quelques convives à sa table. On met plus ou moins, en l'occurrence, les petits plats dans les grands; on fait, comme on dit chez nous, du « dérangement ». Il importe que vos invités, tout en ayant l'impression d'une réception d'une cordialité et d'une générosité irréprochables, puissent croire que cela n'a changé en rien vos quotidiennes habitudes et que vous ne vous apercevez de leur présence à votre table qu'au plaisir de les y voir.

Ce n'est pas souvent ainsi que se passent les choses, chez nous surtout. Nous avons généralement le cœur sur la main, mais nous ne savons pas le présenter à nos hôtes avec l'aisance qui caractérise, entre autres amphitryons, les Français.

Nous nous agitons, nous inquiétons si visiblement, pour rassurer l'agrément de nos invités, que ceux-ci en sont mal à leur aise et qu'à l'heure du départ, ils s'en vont presque avec un soupir de soulagement d'échapper à vos amabilités, à vos gentillesse obsédantes.

— Ah! dit l'un, une fois dans la rue, ces "", quelles bonnes gens, mais qu'ils sont angoissants quand ils vous regoivent à leur table. On a tellement l'impression du tracas qu'on leur cause!

— Eh! bien oui, ajoute un autre; vrai, je préfère un morceau de pain et de fromage, mangé tranquillement chez moi ou sur le coin d'une table de café, à tous les mets exquis qu'on vient de nous servir, assaisonnés de l'inquiétude, de l'agitation constante de ces braves ""!

La maîtresse de maison, qui a une cuisinière sur qui elle peut compter, n'a pas d'excuse pour s'inquiéter. Son art consiste, au contraire, à avoir l'œil à tout, sans qu'il y paraisse. Elle doit être toute à ses hôtes ou du moins leur en donner l'illusion.

Il ne faut pas que le convive, angoissé, soit sans cesse obligé de dire à la maîtresse de maison: « Mais, madame, je vous en prie, accordez-nous donc le plaisir de votre compagnie. Prenez un moment de repos; asseyez-vous et daignez doubler, en les partageant avec nous, les succulents attraits de votre table! »

« Une maîtresse de maison, a dit Mme Millet, dans sa *Maison rustique des dames*, doit être prête à recevoir ses hôtes au moment de leur arrivée; il faut que tous les ordres soient donnés à l'avance, et le service assez bien organisé pour qu'elle n'ait plus à s'en occuper.

» Rien n'est plus désobligeant que d'arriver dans une maison sans trouver la maîtresse prête à vous recevoir; rien n'est plus ridicule que de la voir quitter ses convives — qu'elle devrait accueillir et occuper avant le repas — pour se rendre dans la cuisine, l'office ou la salle à manger. Si elle n'a pas de domestique assez habile pour lui confier le soin de mettre le couvert, elle doit le mettre à l'avance et donner à la cuisine assez d'explications pour qu'on puisse servir sans elle. »

Et plus loin :

« La maîtresse de maison doit mettre tous ses soins à faire les honneurs de la table avec grâce et bienveillance, veiller à ce que chaque convive ne manque de rien; surtout, n'en oublier aucun. Elle cherchera à deviner quels sont les mets qui plairont à chacun, pour les lui offrir, mais sans insistance et sans affectation, ce qui est de mauvais ton. »

Ils chantaient ainsi

Le *Conteur* a maintes fois publié des vieilles chansons, de celles que chantaient nos grands-pères et nos grand'mères et qu'on n'entend plus aujourd'hui. Pour la chanson, comme pour toutes choses, les temps changent. A nouveaux temps, chansons nouvelles.

Dire si l'on a perdu ou gagné à la substitution des chansons modernes aux anciennes est difficile. Avec les temps, les idées aussi se modifient, et l'on peut se demander si l'on est jamais en situation, intellectuellement parlant, de juger avec toute l'impartialité et dans les sentiments voulus, en cas de comparaison des choses du passé avec celles de l'époque où l'on vit.

Les chansons de nos pères étaient le reflet, l'expression de leur mentalité, dépendante, elle-même, de l'influence du milieu et des conditions de l'existence en leur temps. Dès lors, la science fait des progrès énormes et ses applications pratiques ont modifié du tout au tout les conditions de vivre. Les idées, auxquelles de nouveaux horizons se sont ouverts, ont évolué. Nous ne voyons ni ne pensons plus comme nos pères; partant, nous ne chantons plus comme eux. Le tour naïf de certaines de leurs chansons ne nous est plus familier; il serait un mauvais interprète de nos sentiments actuels. La chanson — celle qui est digne de ce nom — est devenue plus savante, aujourd'hui, elle a plus de prétention à l'art. Les mérites comparatifs de ce caractère nouveau de la chanson et du caractère de l'ancienne chanson peuvent prêter à discussion. Mais, quelle qu'elle soit, la conclusion ne changera rien à ce qui existe et n'aura pas grande importance pour l'avenir de l'humanité. Elle ne fera, fort probablement,

qu'affirmer plus catégoriquement que rien n'est éternel ici-bas.

Mais ces considérations n'enlèvent absolument rien à l'intérêt incontestable du *Recueil des vieilles chansons populaires romandes*, en vue duquel, avec une persévérance fort louable, M. le professeur A. Rossat, à Bâle, s'efforce de rassembler, non sans peine, les matériaux nécessaires. Aussi nous faisons-nous un sincère plaisir de reproduire l'appel suivant, qu'il adresse à tous les romands, dans le *Bulletin mensuel de la Société suisse des traditions populaires*.

Il ne s'agit pas, en l'occurrence, de remettre ces vieilles chansons en honneur — ce serait sans doute un peu téméraire — mais tout simplement de les sauver, tandis qu'il en est temps encore, d'un oubli fatal. La chanson populaire peut être une précieuse collaboration à l'histoire d'un peuple et, pour cette seule raison, déjà, M. Rossat a le droit de compter sur l'appui qu'il sollicite dans l'accomplissement de l'œuvre patriotique qu'il poursuit. Voici son appel :

« Il est urgent de rappeler à nos concitoyens romands l'existence de la commission soussignée et l'œuvre dont elle s'est chargée.

« Dès 1907, je me suis mis à parcourir notre Suisse française pour rassembler les matériaux d'un recueil aussi complet que possible de nos vieilles chansons populaires. Jusqu'ici j'ai pu réunir environ 3000 chansons avec 2000 mélodies ; mais malgré toute ma bonne volonté, il ne nous sera guère possible de mener cette entreprise à bon port si nous ne pouvons compter sur *tous*, jeunes et vieux, ouvriers et savants, citadins et villageois. Notre commission adresse donc ici un pressant appel à toutes les personnes qui connaissent nos vieilles chansons du pays ; nous les prions de bien vouloir nous les transcrire, si possible avec la mélodie. Nous serions aussi reconnaissants à ceux qui, sur simple carte postale, nous indiqueraient l'adresse de personnes âgées bonnes chanteuses, ou qui nous feraient parvenir des chansonniers manuscrits, dont nous pourrions prendre copie. — Nous sommes prêts à leur rembourser leurs frais de correspondance et de ports, et même à allouer une modeste rétribution à ceux qui collaboreraient à cette œuvre patriotique.

« Adresser tous les envois à la Commission des chansons populaires de la Suisse romande ; président : A. Rossat, 10, Schweizergasse, Bâle. »

Et voici, à ce propos, les paroles d'une chanson de mai — elle est donc de saison — chantée jadis à Valeyres-sous-Rances (Vaud) et recueillie par M. A. Rossat. Elle lui fut chantée par Mme Emma Chevalier, à Valeyres-sous-Rances.

Le *Folk-Lore suisse*, duquel nous extrayons cette chanson, en publie aussi la musique.

Voici le joli mai venu ;
Chrétiens, il faut nous réjouir.
Voici la saison où toutes les fleurs
Prennent leurs couleurs ;
Réjouissons-nous au Seigneur.

Notre Seigneur a un jardin
Où il croit de tous les biens,
Dans ce beau jardin, il y croit du pain,
Du pain et du vin
C'est pour nourrir ses orphelins.

AU GUILLOU

Un journal français, *La Démocratie*, publie sous le titre : *Impressions d'un Français chez les Vaudois*, et sous la signature, L. Peyrot, quelques lignes amusantes où l'auteur, qui s'adresse à l'un de ses amis, lui fait part de ses impressions sur notre pays.

En séjour dans une station d'étrangers, il se plaint, avec raison, de ne pas trouver un Vaudois dans le personnel de l'hôtel où il est descendu, des brasseries, crèmeries, magasins qu'il fréquente. Nulle part un naturel dans tout ce monde !

Il en était désespéré.

Mais, soudain, sa destinée le conduit dans un village de nos Alpes. Alors, là, il découvre enfin des Vaudois.

Voici, d'ailleurs, le récit qu'il fait de sa découverte. Il est extrait de l'article que nous citons, nous l'abrégeons un peu.

« ... J'ai fait la connaissance, entre autres Vaudois, de braves paysans, à l'accent paresseux, au parler circonspect, à l'accueil distant, mais serviables. (Nous tenons à la réputation de la politesse française : il faut reconnaître la complaisance helvétique.) Comme j'étais encore jeune, curieux et enthousiaste d'organisation démocratique, je m'intéressai fort à une laiterie coopérative et à un syndicat « pour l'amélioration de la race tachetée rouge. » J'obtins même communication des statuts de ce syndicat, et, un beau matin d'hiver, j'allai reporter au secrétaire son cahier.

« Cet excellent homme habitait un grand vieux chalet de bois, bruni par le soleil sur le front duquel je lis une date fort ancienne, — quelque chose comme 1820 — et ces inscriptions que je notai avec transport : *Sic vos, non robis, nidiificatf aves* — « Nous avons une demeure au Ciel, savoir une maison préparée par Dieu, et qui n'a pas été faite de main. »

« Un escalier extérieur conduisait à un balcon sur lequel s'ouvrailient la porte, plus basse qu'un homme, et une rangée de croisées minuscules, à double chassis vitré.

« Le bruit de mes pas fit paraître un paysan trapu, à moustache blonde énorme et tombante à la gauloise, qui me souhaita laconiquement la bienvenue.

« Je m'attendais à ce qu'il m'offrit d'entrer chez lui. Mais, il me laissa debout sur le balcon, écoutant les phrases polies que je lui servais de mon air le plus aimable.

« Quand je me tus, il prit d'abord un long temps, puis :

« — Est-ce que j'ose, me dit-il, pesant chaque mot, vous offrir un verre de vin à la mode vaudoise !

« Tu devines avec quelle curiosité je me prétais à l'étrange audace de mon hôte. Il me conduisit à sa cave qui était un petit bâtiment de pierre isolé, voûté, et enfoncé dans le sol de de la hauteur de deux marches.

« — Entrez seulement ! dit-il en s'effaçant devant la porte ouverte.

« Sans hâte, il prit sur la traverse d'un des tonneaux un petit verre et se mit à le considérer à contre-jour pour s'assurer qu'il était net. Comme il demeurait toujours coi, je crus devoir émettre quelques banalités sur le temps et la saison. Il ne répondit pas ; mais, avec des gestes mesurés, il remplit le petit verre, et, après l'avoir élevé à la hauteur de ses yeux en m'adressant un regard et en disant : « Santé ! » à mon ébahissement, il se mit à boire.

« Alors, le verre en main, il parla.

« — Il fait bon chaud, aujourd'hui... Avé c'te neige... les chemins sont pourtant plus *agréables* comme avé la roïlle (pluie) de la semaine passée...

« C'était la réponse à mes aphorismes météorologiques de tout à l'heure.

« — Cet hiver..., reprit-il en branlant la tête, n'est pas tant beau !...

« Je commençais à trouver déplacée cette mode vaudoise qui consiste à inviter les gens pour les faire danser devant... le tonneau, quand le paysan, ayant vidé le gobelet et secoué les dernières gouttes, le remplit une seconde fois et me le tendit.

« Ma promenade m'avait donné soif et, ma foi, je ne fus pas fâché de me désaltérer. Mais lorsque je tendis le verre vide à mon homme, il le remplit de nouveau pour lui-même. Puis il m'offrit à boire encore. Il but à son tour. Je rebus. Il rebut. Je considérai avec inquiétude la panse énorme du tonneau !

» Pendant ce temps, la conversation se poursuivait avec la même retenue.

« — J'ai eu ça récolté moi-même, disait mon hôte, sur quelques « fossoriers » de vignes que j'ai dans la commune d'Yvorne... Charrette !... C'est du terrain qui est rude bon par là en bas ! J'ai eu vu des annéées... que l'on récoltait plus de trois « brantées » et demi par fossorier !

« — Charrette ! m'écriai-je avec conviction, bien que j'ignorasse absolument la valeur de ces mesures.

« Et je m'efforçais de faire causer mon hôte, dont je ne puis malheureusement te rendre l'impayable accent. Mais à chacune de mes questions, il commençait par lever la tête et regardait au loin, en tendant l'oreille, comme s'il eût distingué un bruit imperceptible, là-bas, dans la montagne d'en face ! Et la réponse ne venait qu'au bout d'une ou deux bonnes minutes. Il finissait par m'impatienter, et je me surprenais ensuite (c'était peut-être aussi l'effet de ce diable de vin !) à lui parler à toute vitesse, comme pour rattraper le temps qu'il perdait.

Figure-toi que j'eus l'imprudence de lui dire que, dans mon pays, la récolte de quatre-vingt-dix-neuf avait fourni un vin excellent. »

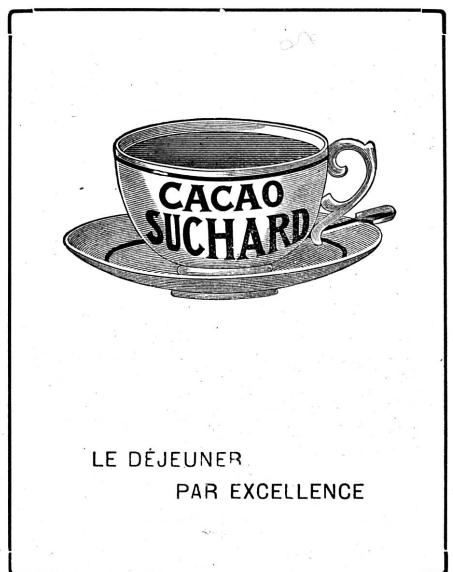
— Nonante-trois ? fit-il... Que oui ! qu'il était fin bon aussi par chez nous.

« Ce disant, prit dans un casier une bouteille cachetée, la déboucha, malgré mes remerciements et mes protestations, et, remplissant le petit verre, il but le premier, comme tout à l'heure. Et je dus vider avec lui la bouteille cachetée, mon cher, jusqu'au fond, l'un buvant après l'autre, verre à verre ! Tu imagines l'effet produit sur un homme habitué à boire de l'eau, et à jeun !

Il était d'ailleurs excellent, cet Yvorne, un peu dur, peut-être, mais si plaisant avec son petit goût de pierre à fusil !...

« Et j'avais deux kilomètres à faire pour grimper jusqu'à mon hôtel, en plein midi, avec un soleil qui flambait dans un ciel sans la moindre brume, un de ces soleils comme on n'en voit qu'à la montagne, après les fortes tombées de neige... »

Théâtre Lumen — Le public est enchanté, cette semaine encore, du nouveau programme du Lumen. Il est vrai qu'en offrant aux spectateurs un programme aussi copieux et surtout aussi varié, il y a possibilité de satisfaire aux goûts de chacun. Du reste, en continuant la manière de faire suivie jusqu'à présent, et qui lui a valu tant de succès, le Lumen peut à coup sûr composer des programmes que l'on aura toujours plaisir à applaudir.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.